



Lire et Ecrire

« *Illettrisme : les fausses évidences* »

Analyse - Pratiques d'alphabétisation

Pratiques et pédagogies émancipatrices

Sylviane GOFFINET
Septembre 2006



Avec le soutien de la Communauté française – Direction générale de la Culture- Service de l'Éducation Permanente

« Illettrisme : les fausses évidences » est le titre d'un ouvrage basé sur les témoignages de personnes illettrées. Les paroles récoltées – celles d'hommes et de femmes, de jeunes et de moins jeunes, de citadins et de ruraux, de personnes en formation ou en dehors de toute structure de remédiation, privilégiées ou particulièrement précarisées – reflètent une mosaïque complexe de trajectoires, de points de vue, de projets bien différents. Ces témoignages contribuent ainsi à une meilleure connaissance des personnes en situation d'illettrisme et apportent des éléments de réflexion pour adapter notre manière de parler d'elles et avec elles, pour offrir des formations susceptibles de rencontrer leur demande mais aussi de les rencontrer en tant que personnes. La qualité de l'alpha passe certainement par là...

Le constat de départ des auteurs est simple : en érigeant l'illettrisme en problème social, les institutions et leurs acteurs attribuent aux personnes concernées une étiquette très lourde à porter, sur fond de malheur social et de souffrance personnelle. Face à ce constat, ils ont voulu savoir ce que vivent et ressentent les personnes illettrées, comment elles reçoivent cette étiquette stigmatisante, comment elles se définissent elles-mêmes.

Partir des paroles des personnes concernées

Pour mener à bien leur recherche, les auteurs ont réalisé 69 entretiens avec des personnes en situation d'illettrisme. A ces rencontres sont venus s'ajouter une douzaine d'entretiens auprès de formateurs professionnels ou bénévoles.

Lors des rencontres avec les personnes illettrées, les chercheurs ont privilégié *« une entrée à petit pas, par l'ordinaire, dans une expérience qui pouvait se révéler douloureuse et risquait pour cette raison d'être peu aisée à exprimer »*. Les entretiens se sont donc déroulés sous la forme d'une conversation, en cherchant à installer une relation la plus propice possible au récit dont les chercheurs acceptaient d'emblée qu'il puisse être décousu, partiel et ambivalent. Ils reconnaissent cependant que cet objectif n'a pas toujours pu être atteint de manière pleinement satisfaisante, notamment en raison d'une inégalité flagrante entre leur propre position sociale et culturelle et celle des personnes interrogées. Il leur apparaît vraisemblable que certains de leurs interlocuteurs aient cherché à se protéger en reconstruisant à leur intention un parcours et une situation sous un angle valorisant pour eux-mêmes, et en occultant ce qui pouvait constituer un danger pour leur dignité personnelle et sociale. Ils reconnaissent que cela limitait dans une certaine mesure leur travail et qu'ils se devaient par conséquent de garder une certaine prudence lors de la lecture des entretiens et de leur interprétation.

Eviter de stigmatiser les difficultés à s'exprimer

Autre élément intéressant au niveau méthodologique. Les chercheurs se sont parfois heurtés à l'accumulation de réponses à la fois vagues et courtes, sans toujours parvenir à obtenir les précisions souhaitées malgré de nombreuses relances. Selon eux, il ne s'agit pas tant, de la part des personnes interviewées, de mauvaise volonté ou de réserve que de difficulté réelle à traduire en mots leur parcours, leur expérience, leurs projets. Pourtant, ils récuse l'explication selon laquelle cela serait dû à la difficulté qu'éprouveraient les personnes illettrées à s'exprimer tant à l'oral qu'à l'écrit – ces personnes ne maîtriseraient qu'une langue terriblement réduite tant au niveau du vocabulaire, de la grammaire, de la syntaxe, de l'articulation du discours, de l'organisation temporelle des événements, etc. Certains auteurs iraient même jusqu'à parler *d'autisme social* ! Or, les chercheurs ont observé que ce sont

souvent les descriptions les plus concrètes, et donc de prime abord les plus accessibles à des personnes faiblement dotées en compétences langagières, qui ont suscité les réponses les plus brèves et les plus incomplètes. Le récit précis d'une journée de formation, la description des ressources mises en œuvre pour remplir un papier administratif, l'énumération des loisirs pratiqués... posaient problème. Par contre, des questions relatives à l'estime de soi, l'expérience du regard des autres, l'appréciation globale de la trajectoire vécue jusqu'alors, bien que nécessitant sans doute une plus grande capacité de mise en forme car touchant à la complexité des sentiments intimes, ne posaient pas les mêmes difficultés. Les chercheurs attribuent donc ces difficultés d'expression, au fait que le plus routinier, le plus anodin est parfois plus difficile à raconter car il s'agit d'actes et d'habitudes tellement intériorisés qu'ils échappent à la conscience et à l'analyse de la personne. Qui plus est, ce qui 'va de soi' est souvent jugé trivial et donc sans intérêt pour le chercheur : le quotidien n'est pas jugé digne d'une étude 'savante'. Il s'agit finalement d'une limite intrinsèque à toute recherche qualitative lorsqu'elle s'intéresse à l'expérience intime de la personne, expérience souvent complexe, parfois ambivalente ou douloureuse.

Se tenir à égale distance des clichés les plus fréquents

D'emblée les auteurs situent leur démarche dans un *entre-deux théorique*, prenant distance à la fois par rapport à ce qu'ils nomment la *dramatisation misérabiliste* et par rapport à ce qu'ils qualifient d'*enchantement populiste*. Dans la première tendance, l'illettrisme est considéré en termes de handicaps, d'exclusion, de privation, d'absence de choix ; dans la seconde, il y a exaltation de ressources et de spécificités propres aux illettrés. Pour eux, il convient plutôt de considérer les expériences de l'illettrisme comme « *des combinaisons inégalement dosées et sans doute instables de deux dimensions aussi fondamentales qu'inséparables : la dimension indéniable du handicap engendré par l'illettrisme, aussi bien dans ses aspects pratiques que dans ses conséquences en termes de honte et de stigmatisation sociale ; la dimension non moins prégnante des ressources mises en œuvre par les individus concernés, considérées là encore sur des versants pratique et symbolique* ». Cela revient à s'intéresser non seulement à la gestion des difficultés quotidiennes que pose la faible maîtrise de la lecture, de l'écriture et du calcul au sein de notre société dominée par le scriptural, mais aussi aux capacités de résistance et de contestation dont on peut faire preuve pour tenter de mettre à distance et de relativiser les tentatives de stigmatisation.

Il n'y a pas une situation d'illettrisme stable et unique pour tous

Selon les auteurs, l'illettrisme n'est ni une catégorie homogène ni un état, mais un point de rencontre entre une définition sociale à l'intérieur d'un contexte culturel précis, et un sujet qui définit chaque situation en lui attribuant une signification particulière.

Pour l'illettré, tout l'enjeu est de ne pas perdre sa dignité sociale et son estime de soi, de les protéger autant que faire se peut des lettrés. Mais rien n'est une fois pour toute figé et immuable, l'expérience est au contraire une oscillation entre un pôle d'infériorisation sociale et un pôle de résistance.

Ainsi, si l'illettré a intériorisé l'idéologie dominante – selon laquelle chacun est responsable et doit diriger sa propre vie, le principe d'autonomie étant érigé en norme – la conscience de posséder une caractéristique qui entrave cette autonomie peut se transformer en honte de la posséder. « *Dans ce cas, le jugement péjoratif d'autrui a acquis aux yeux de l'illettré une telle légitimité que ce dernier en arrive à se définir de façon très négative en référence à cette seule dépréciation : la stigmatisation acceptée vient coloniser l'expérience et gauchir le regard intime porté sur soi au point de dégrader profondément l'estime personnelle.* »

Mais il n'y a aucune fatalité dans la réaction à la stigmatisation. N'avons-nous pas chacun rencontré des personnes illettrées fières des moyens qu'elles mettent en œuvre pour se

débrouiller ? Ou d'autres, sans doute plus rares, qui remettent en question cette société de lettrés dont elles ont été exclues, bien souvent en raison de leur situation et origine sociale, dès les premières années de leur scolarité ? C'est ce que les auteurs ont également pu vérifier dans les interviews : « *Des tactiques pratiques mises en œuvre au quotidien par les personnes illettrées pour se 'débrouiller' malgré leurs difficultés à l'écrit, à certaines capacités critiques propres à remettre en question la légitimité du regard dépréciateur ou misérabiliste porté sur l'illettrisme, il existe toute une gamme de ressources susceptibles de relativiser les contraintes et la domination symbolique subies* ».

Pour les auteurs, les moyens que mettent en œuvre les illettrés sont cependant plus *tactiques* que *stratégiques* dans la mesure où la stratégie suppose un savoir et un pouvoir, qu'elle se caractérise par la mise en œuvre de projets à long terme, alors que la tactique se matérialise par des actes opportunistes et au coup par coup. Ces réactions tactiques sont cependant essentielles pour la personne puisqu'elles permettent non seulement de résoudre les difficultés pratiques de la vie quotidienne mais surtout de préserver ou de restaurer une image de soi honorable.

« Quand je signe des contrats de remplacement, comme on signe tout le temps, on nous dit « Marquez lu et approuvé et signez ». Le « Lu et approuvé » c'est au-dessus de la signature ! Alors j'ai pas besoin de savoir comment ça s'écrit ! Pour les papiers administratifs : nom, adresse, là où je suis née, je prends ma carte de sécurité sociale et il y a tout dessus. »

Maria

J'ai une bonne mémoire. Même les éducateurs dans mon foyer, ils sont ahuris, ahuris carrément. Ils me disent : « Mais c'est pas possible de retenir tout ça dans ta tête ! ». Mais c'est l'habitude de... Depuis toute petite j'ai été habituée comme ça, à rien lire et puis à rien écrire, c'est obligé que tu retiennes tout dans ta tête. C'est comme les numéros de téléphone : j'ai plus de cinquante numéros de téléphone dans la tête.

Lucie

Je lui ai dit : « Ouais tu parles comme un livre mais t'es con comme la couverture ! » Ce mec, il est pas... Il est pas intelligent... Il est instruit, il est très instruit, et il a un très gros quotient intellectuel, mais... Parle avec lui de la vie, parle avec lui d'un SDF... Pour moi c'est ça la véritable intelligence... Parle avec lui d'une personne je sais pas... déprimée, il va se foutre de lui... Et non, moi j'ai de la compassion pour cette personne-là, moi je pleure pour ces personnes. Un mec qui a de l'instruction tu vas lui parler de certains trucs, et il t'écoute mais... Il t'écoute sans t'écouter... Toi, t'es à Bordeaux et lui il est à Paris.

Luc

Je suis pas un con, je le sens s'il y a quelque chose qui ne va pas. On regarde les gens parler, à leurs manières. Quand on ne sait pas lire et pas écrire, il faut quelque chose pour rattraper ça, et moi j'observe, je vois, je sens, je calcule tout : les gestes, la voix, la manière de se tenir, tout.

Amid

Se former pour se refaire une identité positive

C'est dans cette perspective de restauration de l'image de soi tout autant, sinon plus, que d'amélioration de la maîtrise de l'écrit, que les auteurs analysent le rapport à la formation : *« L'investissement dans une formation, qu'il découle ou non d'une volonté personnelle, les stratégies d'apprentissage autodidacte que mettent parfois en place les personnes illettrées pour accéder à une certaine culture générale ou 's'entraîner' à l'écrit, répondent à ce double objectif : il s'agit à la fois d'améliorer ses compétences face à tout ce qui sollicite l'écrit au quotidien, mais aussi de se sentir plus sûr de soi dans ses relations aux autres, d'acquérir plus de confiance dans ses capacités personnelles, et de revaloriser au final une identité fragilisée ou dégradée »*. Et de poursuivre : *« Il n'est pas anodin de constater à quel point les personnes en formation insistent, pour certaines d'entre elles avec beaucoup de force (et un bonheur visible), sur la manière dont cette remise à niveau a pu leur redonner confiance et les faire 's'ouvrir aux autres', bien souvent au-delà des progrès proprement scolaires effectués, et parfois même en dépit de la faiblesse de ces progrès »*.

Tous les apprenants n'éprouvent cependant pas ce besoin de reprendre confiance en eux car tous n'éprouvent pas cette dégradation de leur image sociale. Ainsi, lorsque nous avons des apprenants une image univoque de personnes en situation de manque et de grande souffrance, nous risquons de mettre trop fortement l'accent sur la reprise de confiance en soi, et par là nous risquons d'induire chez les autres un sentiment d'*infantilisation* peu propice à une bonne relation pédagogique.

Je peux mieux m'exprimer, mieux parler, mieux écrire et me renseigner surtout. Je peux surtout sortir de chez moi pour me renseigner, savoir ce qui va ou pas. J'ai pas peur de sortir de chez moi pour aller à l'ANPE ou pour trouver du travail, ou alors faire mes courses, prendre les sous, faire mes comptes. La joie de vivre ! Avoir de l'autonomie, parler sans être gênée. Avant j'amenais toujours quelqu'un pour parler à ma place, ça se faisait toujours à deux. Maintenant j'attends qu'on me demande si j'ai besoin d'aide pour dire : « Non merci je vais le faire toute seule, je sais. » Je suis très fière de moi. Mon mari il pense comme c'est incroyable que je me réveille ; il me le dit pas mais quand il me regarde, il voit que je me réveille. J'ai fait un stage qui m'a vraiment sortie de l'angoisse, qui m'a fait bouger, qui m'a sortie de la trouille quoi ! Ce stage ça a été mon sauveur ! Je suis fière d'ouvrir la porte de chez moi pour sortir. Maintenant je veux tout découvrir, tout savoir de la vie.

Marie-Claire

Le refus de se former comme acte de résistance au discours dominant

Si le stigmate de la honte peut conduire l'illettré à se rapprocher, en modifiant sa situation par le biais par exemple d'une formation, du modèle auquel il aimerait correspondre, il peut cependant aussi réagir en contestant le modèle que la société lui présente comme désirable. Chez les personnes illettrées, un tel refus s'exprime parfois dans la remise en cause de la valorisation de l'écrit, et plus exactement des savoirs scolaires. *« Insistant sur d'autres types de savoirs et de savoir-faire, contestant fortement l'alliance implicitement réalisée entre niveau d'instruction et intelligence personnelle, certains illettrés sont ainsi à même d'éviter une dégradation trop forte de leur estime de soi, et peuvent conserver une relative confiance dans leurs relations aux autres. »*

Ne pas franchir la porte d'un centre d'alphabétisation peut donc autant être le signe d'une résistance à la honte que la société vous inculque par le regard qu'elle porte sur vous que d'une trop grande honte qui empêche de faire le pas.

Quand vous voyez un entrepreneur, vous lui dites « Ben voilà, j'ai un CAP de peintre, j'ai la pratique mais j'ai pas l'écrit », il vous dit « Ben ça m'intéresse pas ». Alors moi je réponds « C'est quoi le travail ? C'est tapissier, peintre, c'est pas écrire ! Vous me mettez au pied du mur et vous verrez ce que je sais faire ! Si j'ai ma pratique c'est que je sais travailler. L'écrit moi j'en ai rien à foutre, j'ai pas besoin d'un plan moi pour poser la tapisserie ! J'ai besoin d'un mètre, d'une règle et puis c'est tout ! Une table avec des battants et une colle et c'est tout ! Puis le reste, je m'en fous ! Je comprends pas pourquoi il faut l'écrit ! » - « Ben oui, mais c'est comme ça. ».

César

D'un constat d'hétérogénéité à la mise en avant de facteurs explicatifs

Face à la diversité des propos recueillis, les auteurs ne peuvent que conclure à une grande hétérogénéité de l'expérience d'illettrisme et ceci à deux niveaux. « *D'une part les personnes appréhendent ce handicap et ce stigmata de façons tout à fait diverses : certaines d'entre elles sont du côté de la soumission à une image sociale dégradée, d'autres font plutôt preuve de ressources et de capacités de résistance face au discrédit engendré par la faible maîtrise de l'écrit. D'autre part, de manière plus complexe encore, une même personne se situe rarement de façon univoque sur l'un ou l'autre de ces versants. Autrement dit, les partitions contraintes/ressources ou soumission/résistance sont loin d'être claires, et les discours recueillis chez un même individu semblent le placer alternativement d'un côté ou de l'autre.* »

Qui plus est, il n'y a pas, selon l'analyse qu'ils ont pu faire des entretiens, de lien univoque entre la capacité de gérer les contraintes pratiques engendrées par l'illettrisme et la préservation de l'estime de soi face au stigmata qu'il représente. « *Ainsi les personnes disposant de grandes ressources objectives dans l'organisation de leur quotidien, celles qui en somme se débrouillent le mieux, ne sont pas forcément les plus aptes à relativiser le discrédit dont elles peuvent faire l'objet du fait de leurs difficultés à l'écrit. Inversement, on trouve chez certaines personnes, semblant dans les faits particulièrement 'handicapées' par leur faible maîtrise des codes scripturaux, une assurance et une estime de soi plutôt élevée.* »

Comment expliquer alors ces différences d'expérience subjective ? Pourquoi certains arrivent-ils à préserver leur image de soi tandis que d'autres ne semblent pas avoir de prise pour échapper à sa dévalorisation ? En croisant une série de variables, les auteurs ont pu cerner les caractéristiques qui semblent protéger la personne de la dévalorisation sociale. Il s'agit :

- de la variable *entourage des personnes* : plus les personnes interrogées bénéficient d'un entourage familial et amical dense et solide, plus leur sociabilité en général est importante, et moins la situation d'illettrisme vient dévaloriser l'image de soi et l'identité sociale ;
- de la variable *configuration normative* dans laquelle les personnes évoluent : le fait que leur entourage soit lui-même non lettré relativise très fort le caractère 'anormal' de l'illettrisme et donc le préjudice qu'il porte à une bonne image de soi ;
- de la variable *appartenance communautaire* qui est en partie liée à la configuration normative dans la mesure où dans certaines communautés, une majorité de personnes sont illettrées, mais qui joue aussi et surtout parce que les personnes d'origine étrangère, n'ayant

pas été scolarisées dans leur enfance, peuvent se prévaloir d'une explication externe à leur illettrisme, leurs capacités personnelles n'étant ainsi nullement mises en cause. Ces trois éléments explicatifs montrent finalement que ce qui est déterminant c'est l'existence ou non d'un entourage qui peut protéger la personne illettrée de l'infériorisation sociale.

Illettrisme : une porte d'entrée inadéquate ?

En fin d'ouvrage, les auteurs se posent la question de la pertinence de la non maîtrise de l'écrit comme porte d'entrée pour comprendre ce que vivent les personnes illettrées et pour tenter de remédier à leurs difficultés. Ils ont en effet été frappés lors des entretiens combien les personnes interrogées avaient finalement peu de choses à dire sur leur situation d'illettrisme, à la fois en ce qui concerne les problèmes pratiques qu'elles rencontrent et la manière dont ils la vivent intimement, en terme d'identité sociale et d'image de soi. Cela leur semble principalement dû – tout en réitérant leur prudence méthodologique de départ – au fait que l'illettrisme intervient finalement peu dans la structure de leur expérience. *« Pour la majorité des personnes rencontrées en effet, tout se passe comme si l'illettrisme occupait une place somme toute mineure dans leur vie courante et dans la perception qu'elles ont d'elles-mêmes : pour beaucoup d'entre elles l'écrit et l'univers du savoir auquel il peut faire accéder ne leur manquent pas, et les difficultés pratiques engendrées par la faiblesse de leurs compétences sont résolues de façon globalement satisfaisantes. Au fond, ce qui construit leur expérience, ce qui lui donne sa tonalité, se situe ailleurs : dans la sphère familiale, amicale et amoureuse, dans le sens général pris par la trajectoire personnelle, dans les compétences et les savoir-faire personnels non liés à l'écrit qui permettent d'asseoir une image positive de soi. »*

Il ne faudrait cependant pas en conclure que leur discours s'arrête à dire : « Laissons les illettrés tranquilles puisqu'ils sont heureux ainsi ». D'abord, même s'ils considèrent qu'une majorité de personnes de leur échantillon est protégée contre la stigmatisation sociale, il ne s'agit pas d'une majorité écrasante : seulement 53,6 % sont dans ce cas. Ensuite, s'ils estiment que l'illettrisme n'est pas un critère pertinent pour l'analyse et l'action sociale, c'est parce qu'il n'est qu'une des composantes – et pas la plus importante à leurs yeux – des difficultés rencontrées par les personnes interrogées : les pouvoirs publics devraient avant tout s'attaquer au problème de fond : viser l'amélioration des situations de précarité économique.

Editeur responsable : Lire et Ecrire Communauté française - Catherine Stercq ,
Rue Dansaert, 2a -1000 Bruxelles 02/502.72.01 www.lire-et-ecrire.be